

générale et politique. Le peuple la demandait, les proconsuls l'ordonnaient parfois; mais Trajan ne l'ordonne qu'en des termes restreints et embarrassés; mais Hadrien en vient à un édit de tolérance; mais cet édit de tolérance, Antonin le confirme et le complète.

Et c'est alors, c'est après ces trois règnes qu'une alliance, je l'ai pensé, n'eût pas été impossible entre le christianisme et l'empire; entre le christianisme libre, sans rien de plus, et l'empire tolérant, sans rien de plus. Alors eût été vaincue cette contagion orientale, ennemie de l'empire et de l'Église. Alors le génie romain, dont la vieillesse n'était pas encore de la décrépitude, aurait fini par se rajeunir et se retremper dans le bain chrétien. Alors l'empire de Rome eût pu être sauvé, et les désastres du cinquième siècle épargnés au genre humain.

C'est là ce qu'aurait pu faire Marc Aurèle. C'est là l'œuvre pour laquelle il semblait avoir été préparé par la Providence, pour laquelle il avait reçu les lumières de son esprit, les sentiments élevés de son âme, les ressources de son éducation, les exemples de ses devanciers. Il lui eût suffi de marcher dans la voie où ceux-ci avaient marché, de faire à son tour un pas en avant comme chacun d'eux, de déclarer le christianisme licite quand ses prédécesseurs l'avaient déjà déclaré innocent; il lui eût suffi, forcé qu'il était de choisir entre l'influence orientale et l'influence chrétienne, d'accorder la liberté à celle-ci et non la domination à celle-là.

Marc Aurèle ne l'a point fait, c'est-à-dire, il ne l'a point osé. Courageux contre lui-même, il a toujours été faible vis-à-vis d'autrui. Il a laissé aller l'empire, la société, les croyances, tout, au gré des mille intrigants de la cour, de

la philosophie et de la place publique. Aux clameurs de son peuple fanatique, aux caresses de sa Faustine, aux obsessions de ses précepteurs et de ses affranchis, il aurait dû refuser trois choses qu'il n'a pas su refuser: l'acceptation plus ou moins prononcée des superstitions orientales; la désignation de Commode pour son successeur; et enfin les têtes des chrétiens. Il a été plus formellement et plus systématiquement persécuteur que nul prince ne l'avait été depuis Domitien. Et par cet abandon de Rome à l'influence délétère de l'Orient, et par ce triste choix de son héritier, et par cette guerre contre l'Église, quand l'Église seule pouvait sauver Rome, Marc Aurèle a triplement perdu Rome.

La décadence commence donc avec Marc Aurèle, et nous en avons remarqué dès son temps les symptômes. Il serait plus vrai de dire: elle recommence. Cet empire si vaste et si puissant, et auquel les derniers princes avaient rendu une certaine dignité, n'était au fond qu'un vieillard et un malade. Ses vieilles plaies subsistaient toujours. Quatre-vingt-quatre années d'une royauté plus intelligente, plus libérale et plus digne avaient pu suspendre les progrès du mal, mais n'avaient pu le guérir. Politiquement, économiquement, moralement parlant, le fond de la société était le même.

Il faut dire quelques mots de ses vices pour qu'on ne croie pas la grandeur, la prospérité et la vertu de l'époque Antonine supérieure à ce qu'elles furent en réalité.

§ 1^{er}. — SITUATION ÉCONOMIQUE DU MONDE ROMAIN.

Au point de vue économique, l'empire romain, comme toutes les sociétés antiques, était gouverné par un grand fait, l'esclavage. Quelles étaient les conséquences de l'es-

clavage sur la richesse publique, sur la santé publique, sur la population ?

Quant à la richesse, — les sociétés humaines ont besoin de travail pour vivre. Il le leur faut presque universel ; il le leur faut quotidien, acharné ; il le leur faut, je dirais volontiers, excessif. Et, même à cette condition, elles ne vivent, prises dans leur ensemble, que pauvrement. C'est l'arrêt de Dieu contre la postérité d'Adam, laquelle doit *manger son pain*, une maigre nourriture, non pas seulement par un peu de travail, mais par un travail extrême, *à la sueur de son front*. Nos efforts, notre intelligence, notre bonne volonté, notre soumission, notre commune entente, notre mutuelle charité, en un mot tous nos progrès peuvent atténuer jusqu'à un certain point les conséquences de cet arrêt ; ils ne l'effaceront pas.

Qu'arrivera-t-il donc, — si au lieu d'être ardent, actif, dévoué, stimulé par l'intérêt personnel et par la charité mutuelle, ce qui suppose la liberté, le travail est forcé, par conséquent accompli à contre cœur, et d'autant plus avarement rendu qu'il est exigé d'une manière plus despotique ; — si, au lieu d'être dirigé par le libre intérêt de chacun dans le but commun de la subsistance de tous, il est dirigé par la tyrannie d'un petit nombre dans le but égoïste de leurs jouissances personnelles ; — si, en un mot, le travailleur est un esclave, dont le pain ne sera ni plus abondant ni moins noir parce qu'il aura travaillé davantage, et, si le directeur du travail est un maître, indifférent à ce que son esclave ait plus ou moins de pain, pourvu que lui-même ait des faisans et du vin de Chio sur la table ? N'est-il pas évident qu'alors la somme du travail sera beaucoup moindre ; que, de plus, ce travail détourné de son but pro-

videntiel, produira, au lieu du nécessaire le futile, au lieu de la subsistance le plaisir, au lieu de la vie du corps la perte des âmes ; qu'en un mot, la société sera beaucoup moins riche ? car, si le mot de richesse a un sens vrai, élevé, estimable, la richesse n'est que l'abondance des choses utiles.

La vie des nations antiques témoigne bien de cette vérité. A leur début, elles sont ce qu'on appelle pauvres, c'est-à-dire qu'elles ont peu de numéraire, peu de denrées de luxe, peu d'esclaves. Mais, ayant peu d'esclaves, elles sont riches de la véritable richesse, parce qu'elles ont, proportion gardée, beaucoup de travailleurs et beaucoup de blé. Le blé, (on l'a remarqué plusieurs fois et l'expérience de l'Amérique confirme cette remarque) le blé est particulièrement la rémunération du travail libre : la culture des céréales diminue quand l'esclavage augmente, elle augmente lorsqu'il diminue. Dans cette situation donc, les nations sont riches et elles sont fortes, car tous leurs travailleurs sont en même temps des soldats ; elles sont militaires, belliqueuses, conquérantes.

Malheureusement la conquête leur donne l'or, les denrées de luxe, les esclaves ; et dès le moment où elles se sont mises en possession de tels biens, dès ce moment, avec une promptitude incroyable, leur déclin commence. Ayant une plus forte proportion d'esclaves, elles ont proportionnellement moins de travail, par suite elles ont moins de pain. Pour remédier à ce mal amené par la conquête, elles ont recours à des conquêtes nouvelles ; elles guerroient de nouveau contre des populations étrangères ; elles en détruisent une partie, transforment le reste en esclaves qui cultivent pour elle le sol confisqué, et elles s'assurent ainsi le pain de quelques jours. Mais ce remède sanguinaire, on le com-

prend, ne fait bientôt qu'augmenter le mal. Ces esclaves de plus sont toujours des bouches de plus à nourrir, et ce sont à peine des travailleurs de plus; car ce sont de mauvais travailleurs et, pour la plupart, des travailleurs de luxe. Possédés par un petit nombre de gens opulents auxquels le pain ne manque jamais et chez qui la volupté est insatiable, ils travaillent, non dans le but du pain, mais dans le but de la volupté.

Quand les nations antiques en sont là, elles ont conscience de leur péril. Elles savent et elles disent que le luxe sera leur perte. De là, ces lois somptuaires, trop bien motivées, si elles n'étaient malheureusement impuissantes. Les lois somptuaires sont des efforts pour ramener le travail à son but véritable, pour faire que l'esclave, cet instrument qui a coûté si cher à acquérir puisqu'il a été acquis par la guerre, et qui coûte si cher à nourrir quoiqu'on le nourrisse mal, soit du moins utilement employé. On voudrait que ces millions de bras qu'on entretient et qu'on redoute donnassent du blé au peuple et aux soldats, au lieu de donner seulement des tissus d'or à d'orgueilleuses matrones. On le voudrait, mais il n'en peut être ainsi. La loi échoue contre les mœurs, le besoin de tous pèse moins que l'égoïsme de chacun. Le bien ne se fait pas par contrainte.

Cependant l'ère des conquêtes touche à son terme. Bientôt on ne trouve plus de terres abordables à conquérir. Et, en outre, comme des esclaves de plus dans un pays, ce sont des soldats de moins, la force militaire s'amoindrit, les victoires sont plus rares. Il faut donc vivre sur son propre fonds; or ce fonds s'amaigrit chaque jour. La population diminue parce que les subsistances décroissent, et les subsistances décroissent parce que la population diminue. Qu'il

surgisse maintenant dans quelque coin du monde une nation qui soit encore dans sa barbarie et dans sa pauvreté primitive, c'est-à-dire une nation sans luxe, sans esclaves, riche en blé, en troupeaux et en hommes libres; qu'une telle nation surgisse, et le peuple, jadis victorieux, conquérant, exterminateur, sera bientôt vaincu, conquis, exterminé.

Rome n'a pas échappé à la loi commune. Seulement l'énergie de son caractère et de ses institutions lui a assuré une vie autrement longue et une décadence plus lente que celle de la plupart des peuples antiques. Plus obstinément pauvre après sa victoire; maintenant plus longtemps sa population agricole et militaire contre l'invasion de l'esclavage; se roidissant avec un peu plus de succès par les lois somptuaires contre l'invasion du luxe; moins dure envers les nations vaincues, les associant davantage à sa vie; profitant de leur richesse sans la confisquer, à plus forte raison sans la détruire, tendant à faire une grande nation d'hommes libres au lieu de constituer simplement une petite tribu de maîtres au milieu de plusieurs millions d'esclaves: elle a même eu le mérite, à l'époque qui nous a occupés, de remonter à la source du mal et de réagir en quelque chose contre l'esclavage. Elle a ainsi donné à son empire une durée, moindre que ne la comptent aujourd'hui la plupart des nations modernes, mais plus longue que ne l'a eue aucun empire de l'antiquité asiatique, à plus forte raison celui d'Alexandre.

Mais l'empire romain n'en a pas moins subi la loi. Ses efforts contre l'esclavage étaient trop faibles et trop tardifs. Il eût fallu créer (c'est ici le mot) le travail libre; et le travail libre, plus encore peut-être que le travail servile, on l'avait honni, méprisé, découragé. Le christianisme lui-même, qui,

dans le coin de la société où il opérait alors, cherchait à réhabiliter le travail, ne devait arriver qu'après huit siècles à constituer l'industrie libre en Europe. Les esclaves diminuaient de nombre; mais les ouvriers libres n'augmentaient pas en proportion. La somme du travail décroissait donc.

Et néanmoins (tant les traditions mauvaises se perpétuent en dépit de tout!), grâce à l'esclavage et à la concentration de la richesse qui mettait la direction du travail entre les mains d'un petit nombre, le luxe continuait à absorber la plus grande part de ce travail si restreint. Lui-même, le grand maître et le grand capitaliste, l'empereur, et encore plus son entourage, ne connaissaient pas des deniers de sa bourse, de ces deniers qui représentaient le labeur et la vie du genre humain, un emploi plus licite, plus utile, plus noble, plus glorieux, plus libéral même que de le dépenser en chars et en chevaux pour le cirque, en pantomimes et en bouffons pour le théâtre, en lions et en panthères pour l'arène. C'est là l'espèce de générosité que César témoignait le plus souvent à son peuple et, dont son peuple lui-même lui savait le plus de gré.

Or, quoi qu'on puisse dire en faveur du luxe, le genre humain a besoin, pour vivre d'une façon seulement tolérable, de tout son temps, de tous ses muscles, de toute son intelligence; et le temps, les muscles, l'intelligence que l'on emploie à dresser des chevaux pour le cirque de César et à dorer le canapé perfectionné de Lucius Verus, on ne l'emploie pas à pétrir la farine pour le genre humain. Quand Trajan donne à son peuple dix mille gladiateurs, c'est à la fois des hommes qu'il sacrifie et d'autres hommes à qui il ôte le pain. Quand Néron, après avoir incendié Rome par caprice d'artiste, la rebâtit coûteusement et

magnifiquement, ce sont quelques millions d'hommes de l'Euphrate aux monts Cheviot qui en seront plus mal nourris et plus mal abrités. Une panthère recrutée pour l'arène, c'est peut-être, non compris ceux qu'elle dévore, un homme de moins sur la terre. Un boudoir de plus dans les thermes de Caracalla, c'est une botte de chaume de moins pour le toit du pauvre Breton que le fisc va rançonner. Un coup de rabot de plus pour les machines théâtrales de Domitien est un coup de rabot de moins pour le mobilier du pauvre et pour le lit de l'esclave. Le travail ne peut pas se doubler: s'il va au prince, il ne peut pas aller aux sujets; s'il va à la volupté, il ne peut pas aller à l'utile.

Voilà pourquoi les empereurs économes, Vespasien, Nerva, Trajan lui-même, Antonin, Marc Aurèle ont été aussi de grands empereurs. Leur économie, je l'ai dit souvent, a fait leur clémence et la sécurité de leur peuple. Mais de plus leur économie a fait aussi leur libéralité sérieuse et utile, et la richesse de leur peuple. Ne donnant rien ou presque rien aux inutilités personnelles du palais; ne donnant en général aux inutilités obligées du cirque et du théâtre que ce qu'ils ne pouvaient se dispenser de leur donner; il leur est resté de quoi tracer des routes, construire des ponts, fonder des ports, ouvrir des canaux, repeupler l'Italie, coloniser la Dacie, doter des enfants, aider à vivre la race des laboureurs et des soldats. Et surtout, par la modération de leur dépense que les riches de leur empire ont plus ou moins imitée, ils ont laissé à l'ouvrier libre ou servile la liberté de travailler pour la subsistance commune. Ils ont laissé le paysan Numide semer son blé, le javelot à la main pour se défendre au besoin contre le lion, au lieu de l'envoyer prendre le lion en lui interdisant, sous peine de mort, de le tuer.

Ils n'ont pas mis en réquisition, à titre d'esclaves ou d'ouvriers, tous les muletiers de l'Italie et tous les matelots de la côte africaine pour porter, au lieu du blé destiné à nourrir Rome, des blocs de marbre pour leurs palais. Ils n'ont pas détourné de sa fin première le labeur humain, cette denrée, de leur temps si rare, si nécessaire, si précieuse.

Mais, par malheur, leur action n'a pu être qu'insuffisante et temporaire. Non-seulement, immédiatement après Marc Aurèle, la fureur des spectacles et de toutes les magnificences impériales a repris sous Commode; non seulement tout ce qui possédait s'est rejeté dans les jouissances du luxe, de toutes les moins incompatibles avec la tyrannie. Mais encore, même sous les Antonins, à plus forte raison avant et après eux, l'esclavage, quoique le nombre des esclaves ait diminué, a toujours eu ses funestes effets. Sous leur règne, et encore plus après leur règne, en faisant du travailleur la propriété d'un seul homme, il a consacré le travail à la volupté d'un seul homme.

Tous les faits économiques qui nous sont connus sur la société romaine déposent combien cette tyrannie du luxe était mortelle.

Ainsi — le numéraire devenait plus rare. Nous en avons la preuve sous les yeux. Les monnaies romaines que nous possédons baissent de valeur de siècle en siècle, de règne en règne. La pièce d'or de 25 deniers qui pesait 125 grains (anglais) sous Auguste, n'en pèse que 114 sous Néron, 112 sous Caracalla (remarquez que pendant la période antonine la valeur s'en est maintenue), 100 sous Elagabal, de 80 à 90 sous Domitien, 69 sous Constantin. Le denier d'argent, à son tour, à partir de la fin du second siècle, va diminuant, non de poids, mais de titre, et vers le milieu du troisième

siècle, on ne rencontre plus au lieu de pièces d'argent que des pièces de cuivre blanchies avec une légère feuille d'étain.

La cause de cette baisse est facile à comprendre. Les anciennes mines de Thrace et d'Espagne s'épuisaient; les mines nouvelles de Dacie et de Dalmatie, elles-mêmes, donnaient relativement peu, parce que, selon la loi de l'industrie antique, elles étaient exploitées par un travail forcé de condamnés et d'esclaves. D'un autre côté, le commerce extérieur enlevait du numéraire et n'en rendait pas. Le commerce, dominé, comme l'industrie était asservie, était tout entier au service du luxe. Au Nord il demandait l'ambre, à l'Orient les parfums de l'Arabie, les perles de l'Inde, la soie du Thibet; mais il n'avait rien à donner en échange à des peuples étrangers aux habitudes de la civilisation occidentale, dont quelques-uns avaient horreur et dont aucun n'avait besoin de la laine et du cuir, ces deux grands produits de l'Occident. L'Italie surtout n'avait rien à exporter; ses vins et ses laines, ses produits les plus estimés, ne suffisaient pas à sa consommation, et elle était obligée d'en demander au dehors. L'empire romain s'appauvrisait ainsi en numéraire¹, avec la consolation, il est vrai, de parfumer la peau de quelques raffinés, d'orner le cou de quelques prostituées, et de donner à quelques matrones des robes plus transparentes.

Mais la diminution du numéraire dans un pays est plutôt une gêne qu'un appauvrissement. Si je remarque cette diminution, c'est surtout parce qu'elle coïncide avec la hausse

¹ L'ensemble du commerce avec l'Inde, l'Arabie et les Sères (Thibet) coûtait, chaque année, au moins 100,000,000 de sest. (25,000,000 fr.) « Tanto nobis delicie et feminae constant! » Plin., *Hist. nat.*, XII, 48 (41) et XI, 23. « Tam multiplici opere, tam longinquo orbe queritur ut in publico matrona transluceat. *Ibid.*, VI, 17 (26). De même, Tacite *Annal.* III, 55. Lapidum causa pecunie nostrae ad externas hostiles que gentes transferuntur